



**HAL**  
open science

## “ Des semaines... chaudes de bataille ” : Victor Basch et le deuxième procès d’Alfred Dreyfus

Françoise Basch

### ► To cite this version:

Françoise Basch. “ Des semaines... chaudes de bataille ” : Victor Basch et le deuxième procès d’Alfred Dreyfus. Matériaux pour l’histoire de notre temps, 2003, Les Droits de l’homme au XXe siècle, 72, pp.4-11. 10.3406/mat.2003.944 . hal-03747391

**HAL Id: hal-03747391**

**<https://hal.science/hal-03747391>**

Submitted on 12 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# « Des semaines...

Françoise BASCH

## chaudes de bataille »

### Victor Basch et le deuxième procès d'Alfred Dreyfus

Dans la moisson d'études sur l'affaire Dreyfus, le procès en révision (7 août-9 septembre 1899) est parfois traité sommairement. Le film d'Yves Boisset (1995) va jusqu'à l'évacuer complètement. De même, le cadre, Rennes, n'est la plupart du temps qu'esquissé. Même Jean-Denis Bredin, dans son ouvrage de référence, ne s'attarde pas sur la ville où se livra la bataille. Or, ce deuxième procès ainsi que le verdict de 1899 contre Alfred Dreyfus marquent une étape essentielle dans cette épopée et vers la réhabilitation (1906). Il s'avère en outre que Rennes, en tant que décor et cadre des événements, est un riche terrain d'investigation historique et sociologique<sup>1</sup>.

Alors, de ce point de vue, les lettres inédites de Victor Basch à sa femme, Ilona, et à Joseph Reinach pendant ces « semaines... chaudes de bataille », jettent un éclairage vivant et original sur les différentes facettes du procès. Témoignages inédits d'un « intellectuel », professeur à Rennes, juif, qui se découvre militant des droits de l'homme et à la pointe d'un mouvement, ils donnent à voir le quotidien d'un drame humain et politique. Comme tout témoignage, ils contiennent leur part de subjectivité.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'Affaire ni d'évoquer les péripéties conduisant à la révision. Rappelons seulement qu'après la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus pour haute trahison en 1894, quatre longues et tragiques années de campagnes dreyfusardes aboutissent en mai 1899 à l'annulation du jugement par la Cour de Cassation et au renvoi d'Alfred Dreyfus devant le tribunal militaire de Rennes. Ainsi, dès 1898, et tout particulièrement du 7 août au 9 septembre 1899, Rennes sera le théâtre d'une confrontation historique et Victor Basch, une des figures locales les plus engagées.

#### Victor Basch : profil

Où en était à cette époque celui qu'on qualifia maintes fois de « chef des dreyfusards de Rennes » dans son parcours professionnel, familial et politique ? Depuis 1887, il vivait dans cette ville à dominante « cléricale et chouanne » où il passera plus de vingt ans. Il habite avec sa famille la propriété du Gros-Chêne, en lisière de la ville, havre de calme champêtre, selon lui et lieu de rêve et de poésie selon Séverine, envoyée spéciale du journal féministe *La Fronde*. Nommé à l'Université comme chargé de cours de langue et de littérature allemande, Victor Basch<sup>2</sup> dispensait divers enseignements de littérature allemande, anglaise et comparée. Selon les années, il traitait du romantisme en Europe, de Tolstoï, d'Ibsen, de Byron. La croissance régulière du nombre d'auditeurs à ce qu'on appelait la « leçon publique » atteste de son succès d'enseignant.

Mais ses charges ne s'arrêtaient pas là. Ce germaniste de formation assurait la préparation aux concours de recrutement d'Allemand et d'Anglais ainsi que les deux sessions du baccalauréat. Dans une lettre au recteur de 1892, il faisait état de huit cents copies à corriger et de plus de quatre cents candidats à interroger. Si ses supérieurs hiérarchiques tenaient en haute estime ses dons intellectuels et pédagogiques, ils notaient toutefois un « tempérament nerveux », une « intempérance de langage », notamment dans ses fonctions d'examineur de candidats au bachot<sup>3</sup>. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages et divers articles<sup>4</sup> et achevé ses thèses de doctorat, l'une sur l'esthétique de Kant et l'autre sur la poétique de Schiller, qu'il soutient à la Sorbonne le 21 mai 1897<sup>5</sup>.

Au moment où les remous de l'Affaire gagnent la ville de Rennes, Victor Basch est un universitaire apprécié, docteur ès lettres, marié et père de quatre enfants<sup>6</sup>. Séverine fait de lui ce portrait flatteur : « mince, brun, la barbe noire et la main blanche également soignées, élégant sans effort, éloquent sans emphase... ». Victor Basch aurait donc tout du citoyen respectable.

1. Colette Cosnier et André Hélaré, *Rennes et Dreyfus en 1899 : une ville, un procès*, Paris, Pierre Horay, 1999 ; André Hélaré, *L'honneur d'une ville. la naissance de la section rennaise de la Ligue des droits de l'homme*, Rennes, Éditions Apogée, 2001, et divers articles.

2. D'après les formulaires remplis par les enseignants et contresignés par le recteur.

3. Françoise Basch, *Victor Basch : de l'affaire Dreyfus au crime de la milice*, Paris, Plon, 1994, pp. 25-27.

4. Wilhelm Scherer et la philologie allemande, Paris, Berger Levrault, 1889 et *Le mouvement intellectuel en Allemagne depuis 1870*, Rouen, Imprimerie Cagnard, 1897.

5. Françoise Basch, *op. cit.*, p. 28.

6. Lucien et Fanny étaient nés à Nancy en 1886 et 1887. Yvonne et Georges naîtront à Rennes en 1889 et 1894.

FRANÇOISE BASCH, professeur émérite à l'Université Paris 7-Denis Diderot où elle a enseigné la civilisation anglo-américaine, Françoise Basch a publié un *Victor Basch ou la passion de la justice* (Plon, 1994), a consacré plusieurs contributions à son grand-père, en particulier dans *Le Mouvement social*, et a codirigé *Victor Basch, un intellectuel cosmopolite* (Berg International Éditeurs, 2000) avec Liliane Crips et Pascale Gruson.

À cela près, qu'avant même les « incidents » de 1898 relatifs à l'Affaire (lettre ouverte d'Andrade au général Mercier et pétition des intellectuels), il est marginalisé du fait de ses origines juives et étrangères. Il avait déjà fait l'expérience de la xénophobie parmi les hautes sphères universitaires<sup>7</sup>. Dans la presse, on prend moins de gants. Dès 1895, *L'Indépendance* de Saint-Brieuc lui reprochait d'avoir retardé la date de sa naturalisation (10 décembre 1887) pour échapper au service militaire. Le 14 mai 1896 dans *La Libre Parole*, un certain docteur Deschamps prenait à partie Victor Basch ainsi que son ami et collègue Henri Sée, preuves vivantes, selon lui, de « l'envahissement de l'élément juif ». Comment ne pas comprendre les sombres pressentiments d'Henri Sée ? : « ... Un certain nombre de mes amis et moi nous sentons des éléments inassimilables, destinés un jour ou l'autre à être éliminés<sup>8</sup>. » Les propos antisémites du docteur Deschamps, même dictés en partie par un complexe d'infériorité à l'égard de « la petite coterie cosmopolite du Gros-Chêne », étaient plus qu'inquiétants.



Victor Basch. Fonds LDH/BDIC.

Promu à une célébrité locale, Victor Basch naquit sous d'autres cieus : il voit le jour à Budapest, le 18 août 1863, sous le nom de Viktor Wilhelm Langsfeld. Sa mère, Fanny Langsfeld, née Weisz-Weber, partit pour Paris peu après avec un certain Raphaël Basch en emmenant son fils Victor Guillaume auquel Raphaël Basch donna également son nom le 3 février 1884. Malgré seulement deux ou trois années de petite enfance en Hongrie, Victor Basch considérait son héritage magyar comme

décisif. Dans *L'Avenir de Rennes*, il affirmait la présence en lui du fond hongrois « par-delà la culture française ». Et, en réponse au *Journal de Rennes*, une parmi d'autres feuilles qu'il traitait de « presse vespasienne<sup>9</sup> », il se revendiquait « juif, originaire de la Hongrie ». Il effectua quelques voyages à Budapest, en ramena sa femme, Ilona Fürth en 1885, originaire d'une famille de commerçants juifs. Par ailleurs, il s'intéressait épisodiquement à la littérature hongroise<sup>10</sup>.

Quelle que soit sa filiation, Victor Basch se réclamait de l'héritage de Raphaël, originaire de Prague, personnage remarquable, aussi passionnément attaché au judaïsme qu'aux valeurs de la Révolution française. Vers 1865 ou 1866, on les trouve installés tous trois à Paris, 62, rue Rodier. On sait peu de choses de cette période, sinon que Fanny Weisz-Weber se suicide au cours d'une crise de neurasthénie lorsque son fils Victor avait 13 ans. Il étudie dans une école juive jusqu'à la seconde, puis au lycée Condorcet, à la Sorbonne où il passe brillamment une licence de philosophie et s'intéresse déjà à l'esthétique et à la germanistique. L'agrégation d'allemand passée en 1884, à l'âge de 22 ans, il est nommé à la rentrée 1885 à l'Université de Nancy.

Les années de Nancy et de Rennes furent largement consacrées à la vie familiale et professionnelle jusqu'en 1897, date de la croisée des chemins et de l'engagement politique dreyfusard<sup>11</sup>. Comme tout le monde, explique-t-il, hormis les rares précurseurs, il avait suivi le procès d'Alfred Dreyfus en 1894 « sans aucune passion ». Sa confiance en la justice, sa vocation intellectuelle, le travail obsessionnel de thèse tout cela avait formé comme un écran entre lui et la réalité. Le pamphlet de Bernard Lazare l'aida à sortir de sa « cloche de plongeur<sup>12</sup> ». Par-delà la dimension universelle de la « monstrueuse iniquité », il se dit aussi atteint par cette injustice en tant que juif<sup>13</sup>. Et au cours de l'été 1897, ce fut la fulgurante illumination, la « brûlure<sup>14</sup> ». Dès 1898, il se jetait dans la bataille provoquée par le « J'accuse » de Zola (*L'Aurore* du 13 janvier 1898) et par la pétition qui demandait la révision du procès. Tempête à Rennes : pour que nul n'en ignore, *Les Nouvelles Rennaises* signalaient : « ... On relève les [signatures] de trois professeurs des Facultés de Rennes, MM. Basch, Sée et Aubry. Les deux premiers sont Israélites. » À partir du 18 janvier 1898, les signataires de la pétition, les dreyfusards de Rennes sont régulièrement insultés et attaqués<sup>15</sup>.

La lettre ouverte adressée au général Mercier par Jules Andrade, mathématicien à la faculté des Sciences, attise encore l'agressivité de cette cité « cléricale et chouanne ». Henri Sée évoque dans ses lettres les manifestants déchaînés qui font régner la terreur : « On commence par conspuer, par injurier Victor Basch, par crier "à bas les juifs". » Le mercredi 19 janvier 1898, une horde d'étudiants tentent d'empêcher celui-ci de pénétrer dans le Palais universitaire. Le mercredi 25 janvier, Henri Sée écrivait : « Nous avons été les victimes, et surtout Basch et Andrade, d'un véritable coup d'État. »

7. Rapport de M. Perreus, 18 juin 1897 : « Il y a en M. Basch deux hommes qui n'ont pas encore réussi à se fondre ensemble... Un Hongrois qui me fait l'effet d'avoir pris aux Allemands une bonne partie de leurs défauts comme de leurs qualités et un Français qui ne paraît l'être que par les bons côtés, et les plus anciens, de la race. »

8. André Héléard, *L'honneur d'une ville*, p. 36 (lettre du 4 avril 1896).

9. « Épilogue », *L'Avenir de Rennes*, 27 juillet 1899.

10. Article long et laborieux : « Un Lyrique hongrois », *Le Siècle*, 23 juillet 1899.

11. Victor Basch évoquera plus d'une fois son cheminement : « Épilogue », *L'Avenir*, 27 juillet 1899 ; « Les premières sections. Rennes », *Cahiers des droits de l'homme* (désormais CDH) 10-15 juillet 1938 ; « Réponse à la Liberté », 1<sup>er</sup>-15 juin 1917 ; lettre à Joseph Reinach, 17 octobre 1915 ; « Alfred Dreyfus et l'Affaire », CDH, 31 juillet 1935.

12. « Rennes », CDH, 10-15 juillet 1938, pp. 408-410.

13. « Mon judaïsme », *Connaitre*, août 1924.

14. « Alfred Dreyfus et l'Affaire », CDH, 31 juillet 1935, pp. 502-505.

15. André Héléard, « Un universitaire à Rennes au temps de l'affaire Dreyfus : les lettres d'Henri Sée à André-Ferdinand Hérold de 1893 à 1899 », *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, t. XCIX, 1996, pp. 261-284.

Et Victor Basch, qui aurait plutôt tendance à minimiser les choses, faisait des années plus tard le constat suivant : « *Immédiatement, je me solidarise publiquement avec lui [Andrade] et c'est sur moi, qui, en ma qualité de juif, était le plus vulnérable que s'amoncela la colère populaire : assauts donnés à ma maison, tentative d'incendie — carreaux cassés —... insultes à mes enfants que je suis obligé de retirer du lycée — menaces de mort*<sup>16</sup>. »

Force est de constater qu'environ deux ans avant le procès de 1899, Victor Basch constituait une cible de choix pour la presse et les émeutiers nationalistes. Dans « Épilogue », il se défend d'avoir joué le rôle de « chef » : « *J'ai été sacré chef par nos ennemis parce qu'ils me croyaient plus facile à atteindre que mes compagnons de lutte : juif et hongrois.* »

## Correspondances

Les lettres que Victor Basch écrivait à cette époque s'adressaient d'une part à Joseph Reinach (vingt-sept lettres écrites du 10 novembre 1898 au 31 décembre 1903. Fonds Reinach, Manuscrits NAF 24903, Bibliothèque nationale) et, d'autre part, à Ilona Basch (trente et une lettres écrites du 13 juin 1899 au 23 août 1899 : Correspondance familiale, Manuscrits, Bibliothèque nationale)<sup>17</sup>. Si les lettres à Joseph Reinach s'étalent sur une assez longue période, la correspondance avec Ilona, plus resserrée dans le temps, commence au début de l'été 1899 près de deux mois avant le procès. Elle prend fin le 23 août dès le retour d'Ilona à Rennes, seize jours, hélas, avant la fin du procès.

Ces deux séries de lettres rapportent globalement les mêmes événements, mais orientent le projecteur sur des éléments différents du décor. Le ton, les registres varient notablement. Dans les comptes rendus destinés à Joseph Reinach, Victor Basch adopte une perspective largement politique et sociologique. Sa mission auprès de la Ligue parisienne consiste à évaluer et analyser les réactions de la population rennaise, le profil des juges, la portée des témoignages, l'évolution et l'impact des forces dreyfusardes et anti-dreyfusardes. Mais des divergences d'ordre stratégique et idéologique se lisent plus ou moins clairement.

Dans les lettres à Ilona, l'homme est plus présent dans sa totalité et le militant s'efface un peu devant le père de famille, l'époux, l'enseignant ; le privé prend le pas sur le public. L'interlocutrice privilégiée était sa femme tendrement aimée, à qui il disait ses soucis pratiques et domestiques, son anxiété familiale mais aussi ses émotions. Dans un registre plus secret, sur le ton de la confiance, il avouait sa dépendance affective et confiait à Ilona ses inquiétudes quant à sa notoriété montante. L'intimité est au cœur de ces lettres qui font apparaître les différentes facettes du personnage tout à la fois courageux, impertinent, obsessionnel, autoritaire.

## Lettres de Victor Basch à Joseph Reinach (10 novembre 1898 au 31 décembre 1903)

Joseph Reinach (1856-1921), auteur d'une *Histoire de l'affaire Dreyfus* en sept volumes 1901-1911, « *Juif d'État* », selon Pierre Birnbaum, « *principal dreyfusard dans la classe politique* », écrit Éric Cahm. Frère des savants Théodore et Salomon Reinach, écrivain, il fit carrière dans le barreau et en politique comme « modéré » et opposé au socialisme. Ami de Bernard Lazare, de Mathieu Dreyfus et dreyfusard de la première heure, (il avait essayé de s'opposer au huis clos du procès de 1894) il participa à la création de la Ligue des droits de l'homme (LDH), le 16 mai 1898. Comme Ludovic Trarieux, il fait partie du courant modéré.

Victor Basch, qui correspondait avec Joseph Reinach depuis novembre 1898, l'avait déjà assuré de son soutien concernant le procès intenté contre lui par la veuve Henry (janvier-février 1899) : « *... Je me mets tout entier à votre disposition* », écrit-il, le 3 janvier 1899. Quant aux inconvénients probables que ne manquera pas d'entraîner cette fonction, il les envisage apparemment avec calme : « *Ma position, déjà difficile à Rennes, ne se trouvera pas améliorée.* » « *Il y aura probablement, à côté des coups de langue, quelques coups de pierre.* »

Les premières lettres (novembre 1898 à janvier 1899), échangées plusieurs mois avant le procès, concernent le dossier d'accusation. Victor Basch ne doutait plus de l'innocence d'Alfred Dreyfus. Il avait d'ailleurs, dans un article du *Siècle*<sup>18</sup>, démontré que les « *dossiers secrets* » ne constituaient nullement une preuve de culpabilité. Pourtant il ne renonce pas, avec la collaboration de ses collègues et amis de Rennes, à « *étudier tous les documents... avec le sévère scrupule que nous apportons à nos recherches scientifiques*<sup>19</sup> ». Préoccupation qui l'incite à communiquer à Joseph Reinach le témoignage qui avait dissipé ses derniers doutes : celui du docteur Max Nordau, médecin du second attaché militaire de l'Ambassade d'Allemagne ; ce dernier lui avait juré que le nom de Dreyfus était inconnu de leurs services<sup>20</sup>. Victor Basch faisait d'autant plus confiance à Max Nordau que celui-ci, d'origine hongroise et proche du sionisme, était un ami de son père<sup>21</sup>.

Après une interruption de près de six mois dans la correspondance, les événements se précipitent : le 3 juin 1899, la Cour de Cassation renvoyait Alfred Dreyfus devant le Conseil de guerre de Rennes. Victor Basch va se trouver désormais dans l'œil du cyclone ; l'heure est à l'action et il annonce son intention de s'acquitter de sa mission d'observation avec des « *yeux pessimistes mais clairvoyants* ». Acteur et témoin, trop engagé pour prétendre à la neutralité, il entend toutefois rapporter les événements le plus lucidement possible. Et ses commentaires sur les forces en présence à Rennes, le rôle clé du député Le Hérisse, l'état du monde ouvrier, le fonctionnement de la section, témoignent dès le 7 juin d'un sens politique exceptionnel.

16. « Les premières sections. Rennes », *CDH* 10-15 juillet 1938.

17. Il en existe quelques autres : à Joseph Reinach, 17 octobre 1915 ; à Émile Zola, Rennes, le 18 juin 1899 (BnF, Correspondance Zola, NAF 24511) ; à Raphaël Basch, Rennes, 10 août 1899 ; à la famille Dreyfus (Musée de Bretagne) : 4 juin, 19 et 25 septembre 1899 ; aux Dreyfus : Rennes le 13 mai 1901, 21 novembre 1901, 6 février 1903, 16 octobre, 22 octobre 1903, 13 juillet 1935, Paris (Musée d'art et d'histoire juive).

18. « Les dossiers Dreyfus », 19 septembre 1898.

19. « Rennes », *CDH*, 10-16 juillet 1938.

20. « Rennes », *art. cit.*

21. Catherine Fhima et Catherine Nicault, « Victor Basch et la judéité », *Victor Basch, un intellectuel cosmopolite 1863-1944*, Paris, Berg International, 2000, p. 200.

Militant d'une section provinciale de la LDH, il se devait d'en présenter le fonctionnement aux membres du Comité central. Dans ses lettres, Victor Basch ne cache pas à Joseph Reinach son rôle moteur dans un groupe actif mais plutôt prudent, et présidé par Jules Aubry, « *ami généreux, mais un peu timoré* ». Il affiche son camp, celui de l'indispensable alliance entre révisionnistes et ouvriers. Et, symptôme de l'atmosphère ambiante à Rennes et peut-être de sa propre insécurité, il éprouvait le besoin d'affirmer sa popularité auprès de ces derniers, « *malgré tous les préjugés — juif, origine étrangère, etc. — qu'on a le soin de semer parmi eux* ».

On ne pouvait trouver pire endroit où faire siéger le Conseil de guerre, explique Victor Basch dans son état des lieux. Il peint un tableau dévastateur d'une population empoisonnée par une presse anti-dreyfusarde et antisémite (*La Libre Parole, La Croix, Le Pèlerin*). Les exemples parlent d'eux-mêmes et attestent la hargne et l'exaspération des habitants : il se fait bousculer par un officier qui le voit acheter un journal révisionniste. Municipalité et hôtels refusent systématiquement des salles de réunion à la LDH qui doit se replier sur le local exigu d'un « hôtel borgne ». Particulièrement responsable de cette situation, le bandit, le fourbe : lisez le député Le Hérissey.

Sur l'intégrité et les capacités intellectuelles des juges du tribunal militaire, Victor Basch émet en un premier temps des jugements négatifs et sans appel : « *Le père Carrière est un être absolument inintelligent, à demi fou* » (9 juin) ; « *Profillet, Merle, Beauvais : absolument inintelligents* » (30 juin). En outre, ils ne connaissent rien au dossier et rechignent à l'étudier ; et même si certains officiers réactionnaires semblent honnêtes, Victor Basch les voit difficilement résister à la forte pression cléricale et antisémite.

Pourtant, cependant que les jours passent, Victor Basch nuance son jugement. Le 22 juillet, il présente à Joseph Reinach un tableau différent. D'après ses informateurs, les juges cherchent maintenant à remédier à leur ignorance du dossier. Ils semblent prendre leur fonction au sérieux. Et, s'il regrette leur vision simpliste de la réalité, Victor Basch constate que le désir d'impartialité progresse et que la croyance en la culpabilité d'Alfred Dreyfus révèle quelques fissures.

Dès ses premières missives, Victor Basch indiquait à Joseph Reinach les courants en présence dans la section de la LDH : les cadres, « *prudents* », soucieux de garder un profil bas, opposés aux partisans d'une action plus vigoureuse, les ouvriers et... Victor Basch. Ces derniers auraient voulu, par exemple, inviter Jaurès. Mais les modérés à Rennes comme à Paris firent capoter le projet. Ce clivage quant à la stratégie perdurera dans le camp révisionniste jusqu'à la fin du procès. Plus tard, dans les lettres des 17 et 22 août, Victor Basch confirme son soutien à la ligne politique esquissée le 7 juin, celle de Jaurès, de Picquart et de Labori : aller de l'avant, prendre l'offensive : « *La seule*



Alfred Dreyfus.  
DR.

*façon de démontrer l'innocence de Dreyfus était de démontrer la culpabilité de ses accusateurs.* » Il insiste sur la nécessité, pour ce faire, d'épauler la stratégie offensive de Labori.

On ne peut plus clair dans ses sympathies, Victor Basch faisait non seulement l'apologie des ouvriers auprès de Joseph Reinach, mais ne perdait pas une occasion de vanter son entente avec eux et leurs perspectives communes : c'était d'ailleurs lui qui se chargea de la rédaction du manifeste du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire et du Cercle d'études sociales (*L'Avenir de Rennes* du 2 juin 1899).

Victor Basch fondait sa position sur des arguments politiques. Convaincu qu'une poignée d'intellectuels et de socialistes ne faisait pas le poids contre la masse et la violence des antidreyfusards, il estimait que seule l'union « *tissée entre les intellectuels et la classe ouvrière* »<sup>22</sup> aurait quelque chance de succès. Cette position fait écho à celle de Jaurès à la même époque qui demandait aux intellectuels où était leur force populaire et aux syndicalistes en quoi consistait leur pouvoir politique<sup>23</sup>.

Mais Victor Basch n'était pas sans parti pris, notamment dans sa vision du parti ouvrier envers lequel il débordait d'indulgence. Ainsi il passe sous silence les inévitables lenteurs et les tensions qui jalonnèrent la collaboration entre dreyfusards<sup>24</sup>. Il s'émerveille en revanche devant la vigueur prolétaire et musclée : « *Les ouvriers ont crié et frappé avec tant d'énergie que les jeunes preux bretons se le tiendront pour dit* » (12 juin). Des années plus tard, à l'occasion de la mort d'Alfred Dreyfus en 1935, Victor Basch redit sa reconnaissance pour le « *magnifique dévouement de ces chefs ouvriers* » qui, trois semaines durant, deux fois par jour, escortèrent

22. « Alfred Dreyfus et l'Affaire », *art. cit.*

23. Voir Madeleine Rebérioux, « En lisant Jaurès aux temps de l'Affaire », *Jean Jaurès cahiers trimestriels*, n° 160, avril-juin 2001, pp. 23-37.

24. André Héland explique l'évolution laborieuse du « parti ouvrier » in *L'honneur d'une ville, op. cit.*, pp. 153-156.

Jaurès, Labori et lui-même du Gros-Chêne au lycée. Menacé physiquement jour après jour, on peut comprendre que Victor Basch estime rassurante cette présence musclée.

Et pourtant : tout cela ne l'empêche pas de tenir des propos on ne peut plus paternalistes sur les ouvriers. Et on se demande à la fois comment les « *grands enfants* » ressentent cette condescendance et comment Joseph Reinach appréciait les propos « ouvriéristes » de son fougueux correspondant...

Victor Basch n'aimait pas être contredit et s'emportait facilement. Mais avec Joseph Reinach, sa diplomatie ne se dément pas. Afin d'obtenir le feu vert de la LDH parisienne pour le projet de banquet républicain du 14 juillet 1899, il fait preuve d'une patience et d'une obstination remarquables. Suave et persuasif, il utilisera toutes les ressources de son sens psychologique et politique pour venir à bout de la résistance du Maître (lettres des 7 et 10 juillet).

Car les modérés de la LDH redoutaient les initiatives possibles de la part des dreyfusards les plus combattifs. Et c'est bien l'argument de la provocation que Victor Basch vise à neutraliser en présentant le banquet comme un innocent passe temps, rien de plus qu'une fête de campagne. Est-ce un banquet de la Ligue qu'on prévoit, s'inquiète Joseph Reinach ? Jamais de la vie, répond Victor Basch : un simple repas républicain qui rassemble les partisans du ministère Waldeck-Rousseau.

Le Comité ? On n'y trouve que des hommes prudents, quelques notables du Crédit foncier, de la Chambre de commerce. Quant à lui, Victor Basch, chef du syndicat de Rennes, il s'engage à se faire tout petit, quasi invisible.

L'affaire Dreyfus ? Comment imaginer une seconde qu'il en sera question ? En somme, assure Victor Basch, non sans humour, il ne s'agit que « *d'une fête républicaine toute pacifique, toute familiale, une partie de campagne dans une guinguette suburbaine* » (l'auberge des Trois-Marches). Et pour dissiper d'ultimes inquiétudes et rassurer Joseph Reinach et ses pareils sur le côté pacifique et apolitique de l'événement, il invoque la présence souhaitée de citoyennes.

Puis, devant les tergiversations que l'on devine de la part de Joseph Reinach, Victor Basch met la pression. L'idée du banquet ne vient nullement des intellectuels, affirme-t-il, mais des ouvriers qui en interpréteraient l'annulation comme une « *reculade* ». Et pour faire trembler les modérés, Victor Basch agite la menace de troubles possibles de la part de « *ces grands enfants* », prompts à se croire « *roulés* ». Victor Basch clôt sa lettre par l'assurance de son indéfectible admiration envers le Maître et lui promet de faire valoir ses objections auprès des chefs ouvriers. Quelques jours plus tard la menace d'une action unilatérale se précise (10 juillet). Victor Basch assure qu'avec ou sans la Ligue, les ouvriers organiseront un banquet et, emballés comme

ils sont, ils risqueraient d'aller trop loin. De toute évidence, tout en assurant benoîtement Joseph Reinach de sa neutralité, Victor Basch tenait absolument à ce que ce banquet ait lieu.



Victor Basch.  
Fonds LDH/BDIC.

Les échanges avec Joseph Reinach sont généralement empreints de retenue, sensible par exemple dans son bilan du banquet : « *une belle fête républicaine toute d'union et de fraternité* » (15 juillet). Il minimise et la retraite aux flambeaux nationaliste et les manifestations hostiles devant sa maison, « *ridicules* » selon lui. Pourtant, hurlements, jets de pierres et bris de carreaux n'ont rien « d'insignifiant ». Lorsqu'il évoque le procès, « *le grand drame* » (deux lettres seulement les 17 et 22 août), c'est la personne de Labori qui capte son émotion. Victor Basch, qui avait accueilli l'avocat au Gros-Chêne après l'attentat, déborde dès qu'il s'agit de lui d'une éloquence aux accents wagnériens : c'est Siegfried blessé, c'est le héros de la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. Au passage, Victor Basch égratigne sévèrement Demange, l'autre avocat de Dreyfus, qu'il qualifie de « *bourgeois de Louis-Philippe* ».

La succession des lettres est révélatrice des rapports de Victor Basch avec son mentor et de l'image qu'il a de lui-même dans l'engagement dreyfusard. De disciple respectueux qui se met à la disposition du maître,

qui flatte son jugement, qui se déclare toujours prêt à bondir à Paris à la demande ce dernier (pourtant, comme il s'en plaint auprès d'Illona, ces voyages coûtent chers), on voit progressivement s'affirmer un égal, « le compagnon d'armes » (17 octobre), parfois en désaccord avec le maître. Dans ses premiers échanges avec Joseph Reinach, Victor Basch avait donné parfois l'impression d'une déférence extrême, d'un respect à la limite de l'obséquiosité. Joseph Reinach, en effet, homme politique, issu d'une famille juive fortunée et lettrée, membre fondateur de la LDH, avait de quoi impressionner le professeur de province venu plus récemment à la cause.

Mais que laissait entendre en réalité Victor Basch à travers ses protestations de vive admiration dès le 3 janvier 1899 ? Il indique, en fait, avoir formulé la même hypothèse que Joseph Reinach lui-même (« un de vos grands articles du Siècle », 3 janvier 1899) dans son article « Dossiers secrets », paru dans les mêmes colonnes en septembre 1898, donc AVANT Joseph Reinach. Il déclare en outre : « Mon article aurait pu paraître avant le vôtre si j'avais été à Paris collaborateur attitré d'un journal. » C'est tout juste si Victor Basch ne reproche pas au maître sa notoriété parisienne et son copinage avec Yves Guyot et *Le Siècle* !

Que Victor Basch s'autonomise par rapport à Joseph Reinach et abandonne la posture de disciple respectueux se vérifie dans les variations de ton au cours de ces deux ou trois années, notamment dans l'usage des formules de politesse. L'expression, « Monsieur et cher maître », des premières lettres devient le 7 juin : « Cher maître et ami » : Victor Basch a éliminé le « Monsieur ». Mais le 7 juillet, lorsqu'il réagit au mécontentement de Joseph Reinach quant au projet de banquet, il revient à la formule plus cérémonieuse, « Monsieur et cher maître ». Variations aussi dans les fins de lettres : Victor Basch terminait par l'assurance de son admiration et de son dévouement. Puis il laisse tomber l'admiration et passe à d'autres formules : « affectueux dévouement », « fidélité et dévouement », enfin « sentiments de fidèle affection ». Il fait un pas plus loin le 17 août : « Je suis à vous de tout cœur. » Ils semblaient encore en bons termes au mois d'octobre 1899 lorsque Victor Basch lui rapporte son entrevue avec le chef de cabinet du ministre, auquel Joseph Reinach l'avait recommandé, concernant son avenir professionnel et ses projets d'enseignement de l'esthétique.

Après cette collaboration, où s'affichent pourtant des divergences, le fossé politique devait par la suite se creuser radicalement entre eux, dans la mesure où Joseph Reinach collaborait au *Figaro* et à la campagne contre Joseph Caillaux. Dans la lettre courroucée que Victor Basch adresse à son ex-maître, le 17 octobre 1915, seize ans après le procès, Victor Basch fustige les orientations politiques de Joseph Reinach. Mais la teneur et le ton suggèrent que Victor Basch avait refoulé une dose considérable de colère et de frustration. Pendant toute une journée, explique-t-il, il a attendu Joseph

Reinach qui lui a posé un « lapin (sic) tel qu'on en garde un souvenir éternel ».

« Je sais que l'audace était grande. Joseph Reinach se rendre chez Victor Basch ! Basch était venu chez Reinach depuis 1898 plus de vingt fois... Il ne lui a jamais rien demandé. Il l'a renseigné, il a été son compagnon d'armes dans la grande bataille... D'autres que vous qui vous valaient Anatole France, Pressensé, Jaurès n'avaient pas craint de gravir — en ascenseur — mes six étages. »

Victor Basch va jusqu'à insulter Joseph Reinach dans sa conscience professionnelle d'avocat et l'accuse de ne pas assumer sa judéité. Tant de fureur est sûrement plus imputable à un sentiment d'humiliation encore brûlant et aiguë par leur différend politique qu'à l'incident du « lapin ».

### **Lettres de Victor Basch à Illona Basch (13 juin 1899-23 août 1899)**

Illona Basch (1863-1944), née Fürth, épouse Victor Basch en 1883 puis quitte Budapest, laissant derrière elle une famille, sa mère, ses deux sœurs, Etti et Irma et un frère, Émile. En l'absence de témoignages et de lettres avant 1900, on sait peu de choses sur l'enfance d'Illona. À partir de 1883, elle vit bien sûr avec son mari à Nancy puis à Rennes. Le couple passait une partie de l'été sur la côte bretonne, à Saint-Cast, par exemple, où leur fille aînée Fanny succomba à la fièvre typhoïde. Ils se rendaient aussi en Autriche-Hongrie. Fin juin 1899, au moment où se met en place le deuxième procès Dreyfus, Illona part avec ses quatre enfants rejoindre les siens en villégiature à Velden, au bord du lac de Carinthie. Si Victor Basch la tient informée, ses lettres à elle ont disparu et on en est réduit à deviner ses réactions à travers les lettres de son mari.

Bourrées d'impressions personnelles et d'anecdotes sur le procès et ses à-côtés, les lettres de Victor Basch à sa femme restituent le quotidien du militant dreyfusard, de l'époux esseulé et du maître du Gros-Chêne. Rôle qui lui donnait fort à faire car il avait rempli sa maison<sup>25</sup>. Même si le refus de Lucie Dreyfus, d'Émile Zola, et du colonel Picart qu'il avait invités ne manquèrent pas de le vexer, il eut l'honneur d'héberger Jaurès et Labori ainsi que Psichari (qu'il trouvait profondément antipathique) et Max Nordau (7/8 août). Sans complexe, il envisageait encore en juin d'offrir l'hospitalité à Lucie Dreyfus et sa suite : « Au cas où madame Dreyfus descendrait chez moi, elle amènerait un valet de chambre et une cuisinière, moi je fournirais sans doute Azélie » (25 juin).

Ce sont « les petits, les très petits côtés d'une grosse, très grosse affaire » que Victor Basch déclare modestement relater à sa femme (13 août). En vérité, ce qu'il lui contait par le menu, sûr de trouver une oreille attentive, faisait partie du quotidien, de ce qui, faute de trace, ne figure pas dans les ouvrages historiques. Il dit surveiller les travaux du jardin, les réparations de la maison, le

25. Voir Françoise Basch, *op. cit.*, pp. 62-63.

confort des chambres, jusqu'à veiller au nombre de seaux et de tables de nuit. Le problème des domestiques occupe dans l'intendance une place non négligeable : il se félicite du coup de main fourni par Madame Denis, propriétaire de l'auberge des Trois-Marches, et des services de leur bonne, Azélie, qu'il envisageait de « prêter » provisoirement à Madame Dreyfus dans la maison louée par la veuve Godard (30 juin).

Dans sa lettre du 1<sup>er</sup> août, il explique exactement la répartition des invités dans chacune des pièces ; ce qui ne lui laisse qu'un lit d'emprunt dans son cabinet de travail. Mais ces dispositions furent revues plusieurs fois. Jaurès se déplace d'une pièce à l'autre : à l'arrivée de Max Nordau, il passe de la « chambre des petites filles » au salon, puis s'exile dans la chambre de Lucien, lorsqu'il faut faire place à Labori. L'arrivée au Gros-Chêne de l'avocat blessé bouleverse la maison. Le 17 août Victor Basch mentionne un premier déménagement : « Il s'agit de transporter au salon le sommier et le matelas du grand lit de papa. Je déménage les affaires de Jaurès. » Le 19 août : « La chaise longue et le fauteuil se baladent dans le jardin et je crains qu'après avoir supporté le poids de notre ami, il faudra les faire recouvrir. » Deuxième déménagement : Labori, qui a élu domicile au salon, fait venir son propre lit, cependant que Madame Labori y fait transporter pour elle un des lits jumeaux des Basch (21 août), disposition qui oblige le maître de céans à émigrer de son cabinet de toilette à celui des « petites filles ». Il ne sait pas davantage où travailler : « Mon bureau est occupé par Labori et ses secrétaires... » (19 août). On peut imaginer que vu sa puissante carrure, Labori se soit trouvé à l'étroit dans un des lits jumeaux des époux Basch, que son épouse veuille rester à ses côtés, qu'il ait envisagé de faire venir auprès de lui ses quatre enfants accompagnés de leur institutrice et deux domestiques... Mais on reste confondu par la patience du maître de céans qui n'exprime — épistolairement — aucune contrariété envers cet invité encombrant. Culte des héros oblige. Autre péripétie domestique d'importance qui contribua à hâter le retour précipité d'Ilona : « Notre maison est au pillage. Le salon ressemble à une écurie. Ton armoire à linge est toute grande ouverte. On retrouvera ce qu'on pourra » (17 août).

Si le Gros-Chêne constitue le centre des récits de Victor Basch à sa femme, il s'étend davantage sur certaines péripéties politiques qu'avec Joseph Reinach. Il écrit par exemple à propos du banquet du 14 juillet : « Paris ne veut pas qu'il ait lieu. Les plus hautes personnalités de l'État se sont mises en communication avec nous » (10 juillet). Il lui raconte l'arrivée d'Alfred Dreyfus à Rennes et sa première rencontre avec son épouse (30 juin-1<sup>er</sup> juillet). Ilona Basch a droit aussi à une description enthousiaste et détaillée du banquet et de la manifestation devant leur maison : « J'entends des hurlements qui s'arrêtent sous mes fenêtres. Ce sont 125 petits antisémites... des élèves des frères. On me vomit à la face toutes les injures que tu peux imagi-

ner... on fait silence et on hurle : topo, laïus. Je dédaigne de répondre à ces brutes... avec le tapage, les cailloux volent et me cassent un carreau » (14 juillet).

Elle dut apprécier aussi le récit du retour triomphal de Labori au lycée après l'attentat : « C'est moi qui ait commandé chez le directeur de la Sûreté le service d'ordre. En tête, six gendarmes à cheval, le landau de L, une voiture avec deux inspecteurs de la Sûreté, une voiture avec Jaurès et moi et une dernière voiture avec les deux inspecteurs attachés à la personne de Jaurès et à la mienne. Six autres gendarmes fermaient le cortège. De plus, de cinquante mètres en cinquante mètres, j'avais fait placer des gendarmes à cheval. Et c'est ainsi que nous sortons tous les matins » (23 août).

Victor Basch écrivait d'une plume alerte et spontanée pour communiquer ces expériences vécues. Il dit l'intense fatigue, les « crapauds », (lettres d'insultes) la canicule mais aussi les émotions, la griserie des moments conviviaux : « Tous les midis et tous les soirs, nous nous réunissons aux Trois-Marches. Pensionnaires attirés : Picquart, Gast, Jaurès, le docteur Paul Reclus et moi... Hier Séverine est venue me voir longtemps... Tu devines ce que peuvent être des conversations où Jaurès tient le dé, Picquart jette... une observation fine et malicieuse... ces hommes admirables qui sont l'honneur de l'humanité » (10 août).

Le 11 août : « Il se tient chez moi des conciliabules Jaurès, Mathieu, Labori et Lazare... Nous sommes d'habitude une dizaine à déjeuner et à dîner, Viviani, Séverine... » Il relate « la rencontre shakespearienne » entre Jaurès et Mercier : « Hier Jaurès, qui voit mal, a pris d'un peu loin un Monsieur pour Picart et est allé à lui la main tendue et il s'est aperçu que c'était... Mercier. » À fréquenter ces personnalités dans ce climat exceptionnel, Victor Basch voit tomber certaines de ses préventions : Jaurès « n'est pas du tout le dieu tonitruant que j'avais imaginé » (8 août). Il est séduit par un Picart « doux, intelligent, fin, lettré, le Héros... », alors qu'il avait mis son refus de l'invitation au Gros-Chêne au compte d'un « vieux levain d'antisémitisme » (29 juin).

La personne de l'infortuné Dreyfus, outre le choc que suscita sa première apparition au procès, éveillait toujours une intense émotion. Certaines des questions posées par Alfred Dreyfus lors de son arrivée à Rennes prouvaient l'ignorance poignante du condamné de ce qui touchait à son sort, passé et présent : « Qu'est ce que le procès Zola ? » « Pourquoi le colonel Picquart a-t-il passé onze mois en prison ? » demandait-il. (lettre non datée : 1<sup>er</sup> ou 2 juillet). Victor Basch admirait aussi Lucie Dreyfus, l'épouse héroïque, sa dignité, son stoïcisme. Il la vit une seule fois perdre son sang-froid à propos d'un télégramme relatif à un accouchement clandestin, sordide calomnie qui lui arracha « un cri de révolte et de souffrance<sup>26</sup> ».

Victor Basch tenait non seulement à évoquer pour son épouse des événements qui l'affectaient personnellement, mais aussi à lui faire partager le caractère



Victor Basch  
à hébergé  
Jean Jaurès.

DR.

26. Lettre du 23 juillet, BDIC, Fonds LDH F delta 798.



exceptionnel de ces semaines, l'émerveillement de son rôle inattendu dans ces événements historiques aux côtés de personnages remarquables. Les rapports d'intimité et de confiance avec sa femme lui permettent d'exprimer son ambivalence quant à sa notoriété grandissante. Et c'est sans mégalomanie qu'il évoque son identité nouvelle « *d'homme public* », éphémère selon lui, « *car l'affaire finie, le voile du silence retombera sans doute sur moi* » (1<sup>er</sup> août 1899). Victor Basch exprime ici ses sentiments avec une certaine liberté et sans l'écran de la courtoisie respectueuse et du souci de diplomatie qui prêtent parfois un ton compassé aux échanges avec Joseph Reinach.

Vis-à-vis de sa femme, Victor Basch surveille moins son langage et croque vignettes et portraits qui frisent l'insolence. Ce « *grand serin* », écrit-il de son collègue Coulet, le 27 juillet. De Madame Dreyfus, il signale le « *poitrail haut et beau — une vraie Walkyrie. Type juif très accentué... De l'énergie, mais aucun charme...* » (29 juin). Quant à sa bête noire, la veuve Godard, logeuse de la famille Dreyfus, il la qualifie de « *vieille alcoolique* », d'« *abominable mégère* » en des termes qui auraient sans doute choqué Joseph Reinach. Il laisse même échapper des expressions argotiques, « *tartine* », « *tintouin* », « *se tirer des pattes* ».

L'époux et le père style dix-neuvième siècle, le patriarche s'affirment fortement dans les lettres à Ilona. Le 15 juin, après le départ de femme et enfants, Victor Basch se retrouvait seul dans la grande maison et, à peine la famille disparue, avouait à contrecœur son sentiment de solitude dans la « *géhénne de Rennes* » : « *Et je trouve ma solitude plus amère qu'il n'est séant... J'ai peut-être quelques qualités de chef de clan : mais pour se déployer, il faut que j'aie auprès de moi mon clan familial. Cela est triste à avouer pour un être aussi plein d'orgueil et aussi admiratif de toute énergie individuelle et solitaire que je le suis. Mais la vérité avant tout.* »

Tout désorienté par le départ de sa « *smala* », son anxiété prend la forme d'un besoin de contrôle exacerbé sur la famille lointaine. Il exige d'Ilona des nouvelles fréquentes et précises sur les déplacements, les activités sportives et scolaires, les frais divers. Chacun des enfants suscite des préoccupations spécifiques. Pour Lucien, qui collectionne pourtant les premiers prix y compris le prix d'excellence, il faut absolument trouver un professeur de latin et de grec et s'assurer qu'il travaille au moins deux heures par jour. Pour les bains d'Yvonne, handicapée par des séquelles de poliomyélite, il faut vérifier que l'eau du lac ne descende pas au-dessous de 17°. Le petit Georgi (5 ans) doit prendre des cours de natation. L'aînée, Fanny (dite Toto), est à peine mentionnée, sauf pour lui reprocher sa peur (nerveuse) de l'eau. Qu'il s'agisse d'ébats aquatiques ou de préoccupations de santé, le père autoritaire et angoissé n'entend pas qu'on désobéisse à ses directives. Si dans ses messages au plus jeune la tendresse domine, il fait preuve d'une certaine cruauté vis-

à-vis de Lucien : loin d'apprécier ses efforts épistolaires, il s'attarde sur une faute d'orthographe (29 juin).

Le patriarche ne témoignait pas à sa femme une confiance excessive quant à la gestion de la famille. En outre, sur le chapitre des dépenses, il ne se montre pas seulement impérieux, mais tatillon et tyrannique. Il est vrai qu'avec son traitement annuel de 4 500 francs, peu de rentrées supplémentaires et cinq personnes à sa charge, Victor Basch devait gérer un budget serré. Constamment préoccupé par les questions d'argent, on le voit entreprendre d'économiser sur les voyages, les domestiques, les timbres. Et il soumet Ilona à des interrogatoires insistants sur ses dépenses et les diverses factures qui lui parviennent après le départ de celle-ci et qui l'irritent considérablement : « *Je reçois tout le temps des comptes. Tu as laissé certaines dettes dont tu aurais mieux fait de me débarrasser : café, chapeau, plum cake, teinturier, cordes de piano* » (11 juillet). Il va jusqu'à renvoyer au Bon Marché un manteau d'enfant destiné à Georgi, mais autorise Ilona à lui acheter « *un petit loden* » en Autriche. L'époux rappelle souvent son épouse à l'ordre : elle omet de dater ses lettres ; elle en fait circuler certaines, divulguant ainsi des informations confidentielles ; elle préconise des dépenses inconsidérées. Les « *mon enfant* » qui ponctuent les admonestations du père de famille produisent un effet infantilisant certain (10 août).

Les lettres de Victor Basch à sa femme cessent le 23 août, mais le procès ne devait se terminer que le 8 septembre. Lorsque les juges concluent pour la deuxième fois à la culpabilité du capitaine Dreyfus, c'est sous un jour maléfique que le dreyfusard de choc perçoit la ville de Rennes : « *La ville avait un aspect sinistre. Tous les volets des maisons étaient mi-clos et il nous semblait voir luire, dans les interstices, des yeux chargés de haine et de meurtre. Une visite, une cruelle visite à Madame Dreyfus, puis tout le monde partit et ce fut fini*<sup>27</sup>. »

L'homme qui s'exprime dans ces correspondances en ces temps troublés de l'été 1899, militant des droits de l'homme, d'origine juive hongroise, universitaire, chef de famille, nous donne à voir un lieu et des événements à travers le prisme de ses diverses identités. Au-delà du procès de Rennes, l'Affaire l'habita toute sa vie, lui dicta son système de valeurs et catalysa sa passion pour la justice. C'est à partir de l'engagement dreyfusard, souvent évoqué dans ses discours de ligueur, que s'ébaucha la cohérence d'une vie, la vie de celui qui s'affronta aux nationalistes allemands, puis au fascisme mussolinien, à l'Espagne franquiste, avant de tomber lui-même sous les balles des miliciens nazis.



Séverine.  
Fonds LDH/BDIC.

27. Discours publié dans *Le Procès de Rennes, dix ans après*, Paris, Ligue des droits l'homme, 1928.